

Albert Demaret

ÉTHOLOGIE ET PSYCHIATRIE

suivi d'ESSAI DE PSYCHOPATHOLOGIE ÉTHOLOGIQUE
par Jérôme Englebert & Valérie Follet



Bruxelles, MARDAGA

Préface à la nouvelle édition

En dépit de l'estime et de la sympathie que beaucoup lui vouaient, Albert Demaret a eu, jusqu'à ses derniers jours, le sentiment, fondé, d'être incompris de beaucoup de ses pairs, psychiatres et éthologues.

La psychiatrie, discipline médicale du zoo humain, l'avait déserté, lui qui était fasciné par le vivant dans son état et son contexte de nature. La notion de maladie mentale l'avait insatisfait. Il ne pouvait croire que tous les tableaux dits pathologiques étaient extemporanés et ne résultaient que de désordres (maladies) frappant un individu *hic et nunc*. Il ne pouvait se résigner à croire que tous ces tableaux bizarres étaient radicalement insensés. Il se demandait si leur étrangeté et leur inintelligibilité, plutôt qu'intrinsèques, n'étaient pas simplement contextuelles. Il lui paraissait invraisemblable que tous les schèmes comportementaux complexes sélectionnés par leur haute valeur en termes de survie de l'espèce aient disparu du patrimoine génétique de l'humanité ou soient définitivement dormants.

L'observation des comportements à vide, chez divers animaux, le confortait dans cette idée que des schèmes comportementaux innés peuvent être activés *sui generis* et se dérouler en l'absence de l'objet adéquat, ce qui leur donne un caractère absurde... qui disparaît quand on rend à ces comportements « fous » leur objet naturel. La question alors était de savoir si des symptômes et des syndromes psychopatho-

logiques pouvaient être des comportements à vide qui cesseraient d'être fous si on parvenait à les réinscrire dans des schèmes adaptatifs orientés par un objet.

Pour l'observateur contemporain, Albert Demaret par exemple, l'existence de tels schèmes serait soupçonnable lorsque divers signes formeraient régulièrement une configuration en soi cohérente mais sans effet adaptatif alloplastique. Resterait alors à faire l'hypothèse que cette configuration serait un anachronisme, qu'elle aurait existé au cours de l'évolution sans avoir jamais pu être observée dans son efficacité et que son absurdité actuelle serait la preuve de son utilité passée dans des conditions difficiles (et ignorées de nos sociétés urbaines modernes) de survie.

Armé de ces hypothèses mais aussi de son savoir, de ses intuitions et de sa passion, Albert Demaret scrutait l'univers psychiatrique avec la même curiosité patiente qu'il mettait à observer les oiseaux. Certes, les observations cliniques en psychiatrie ne manquent pas. Il en est d'admirables, souvent anciennes d'ailleurs. Mais le regard des psychiatres est fondamentalement un regard médical, clinique dans son sens premier « d'observation au lit du malade », du patient, individu singulier en situation de souffrance. Lorsque ce regard se décentre pour chercher des causes dans le milieu ou dans le passé (les antécédents), ces causes sont essentiellement d'ordre médical : ce malade a une grand-mère bipolaire, un cousin trisomique, vient d'une région où l'eau de consommation contient du plomb, a été élevé dans des conditions violentes. L'hérédité, les toxiques, les maltraitances sont évidemment des facteurs possibles du tableau clinique actuel qu'Albert Demaret n'ignorait ni ne négligeait.

Mais son regard de visionnaire voyait, au-delà, le « singe nu » des origines aux prises avec le monde hostile et, comme les autres singes, en lutte permanente pour la survie. Il pensait, avec d'autres, qu'au cours des millénaires, les individus porteurs de caractéristiques avantageuses en termes d'adaptation bénéficiaient de la sélection naturelle et que, dès lors, leur patrimoine génétique avait plus de chance de se perpétuer.

Ainsi, dans la jeune anorexique d'une maigreur à mourir, il ne voyait pas seulement l'adolescente occidentale vivant dans une société d'abondance et ignorant tout de la famine, mais aussi la jeune fille primitive engagée avec tous ses congénères dans la lutte pour la vie et contribuant par ses privations à la survie de son groupe. Sa contribution aurait été comparable à celle de n'importe quel membre du groupe si notre jeune

sauvageonne n'avait disposé d'un équipement, hérité de certaines de ses ancêtres, qui lui aurait donné des qualités extraordinaires : ainsi dotée, cette jeune femelle pouvait se substituer à sa mère pour s'occuper de ses cadets, se priver de nourriture pour la leur donner, inhiber le processus pubertaire et postposer son accès à une maturité sexuelle qui l'entraînerait vers l'accouplement et la séparation d'avec sa famille d'origine, repousser l'accès à la maternité. Hyperactive, elle faisait preuve d'une énergie extraordinaire, d'une remarquable résistance à la fatigue et aux infections, d'une intelligence avérée.

Interprété en termes d'adaptation, ce tableau – partiel – éclaire la sémiologie de l'*anorexia nervosa* d'un jour bien différent, les symptômes pathologiques d'aujourd'hui retrouvant leur dignité originelle de configuration bio-psycho-sociale au service de la survie. Il ne s'agit dès lors plus d'une maladie incompréhensible, mais de la rémanence d'un programme utile, activé hors contexte, comme le sont, dans nos sociétés, les manœuvres militaires ou les exercices incendie.

Si l'hypothèse audacieuse d'Albert Demaret est, comme toutes les hypothèses, exposée à la critique, voire à la réfutation, elle a la qualité précieuse de désaliéner la personne identifiée comme malade, de la réintégrer dans la société au titre de membre particulièrement dévoué au bien commun et prêt à se sacrifier pour celui-ci. Cette inversion de point de vue n'est pas sans effet sur ce que l'anorexique suscite, en termes de compréhension et de relation, chez le thérapeute.

En appliquant sa grille d'analyse à la manie et à la mélancolie, Albert Demaret en découvre les liens avec la territorialité. Pour lui, ces liens ne sont pas simplement analogiques : le maniaque ne se comporte pas d'une manière qui ressemble à celle que l'on observe chez l'animal qui se trouve sur son territoire, le maniaque *vit* la possession d'un territoire imaginaire ou hallucinatoire et se comporte en conséquence. À moins que la biologie de l'élation ne trouve son schéma expressif dans le programme disponible du comportement territorial. Comme dans le cas de l'anorexie, le détour par l'animal a pour résultat paradoxal d'humaniser le maniaque : nous ne partageons pas ses raisons d'exulter, mais sommes forcés d'admettre que si les circonstances le justifient à nos yeux, nous nous comporterons comme lui. Nous reconnaissant en lui, il nous sera plus difficile de le considérer comme différent de nous-mêmes au point que le dialogue avec lui n'est ni possible ni utile, que la relégation ou l'enfermement est son seul destin.

Albert Demaret n'était pas un penseur en chambre. Un jour de mars où nous étions allés dans les Fagnes avec Ruwet, Schäppi et de Lannoy

observer les tétras, je le vis s'effondrer, à côté de moi, le souffle littéralement coupé par le vent glacial qui s'engouffrait violemment par la meurtrière horizontale de notre abri de toile et nous collait un masque de neige sur le visage. Une de ses connaissances m'a rapporté qu'il lui était arrivé de camper et dormir au pied d'un arbre afin de protéger un nid de rapaces d'une espèce en fort déclin contre la cupidité des collectionneurs d'œufs. Albert évoquait, lors des derniers temps, certaines de ses altercations avec des chasseurs, lui qui était radicalement opposé à la chasse, tout en m'avouant qu'il avait, enfant, abattu des oiseaux avec sa carabine, comme tant de gamins à l'époque, et qu'il en était encore honteux.

Lors de ces ultimes conversations, précédant de peu une mort choisie, Albert Demaret m'a gratifié de son humour et de sa finesse, dans une atmosphère détendue et, quand la douleur l'épargnait, dans une vraie bonne humeur. Nous apprîmes, chose ignorée pendant plus de quarante ans d'amitié, que nous aimions tous les deux le Cyrano inventé par Rostand et cela nous surprit tout en nous donnant un profond sentiment de complicité et de proximité. En ce bretteur héroïque, l'un et l'autre nous percevions la même humanité, la même profondeur d'âme.

Voilà l'homme, le pionnier audacieux et opiniâtre, dont l'œuvre est remise en lumière aujourd'hui. L'homme et l'œuvre méritent cette reconnaissance.

J'en suis personnellement très heureux et je remercie ceux qui ont voulu la réédition d'*Éthologie et psychiatrie*. En particulier, Marc Richelle qui en a accepté le projet, et Jérôme Englebert qui a pensé et porté celui-ci jusqu'à sa réalisation.

Professeur Christian MORMONT